

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Couturières, lingères et modistes sont, en ce moment même, en pleine saison; les premières surtout, car si les bals sont assez rares, les réunions mondaines d'un autre genre, en revanche, se multiplient. Nous voulons parler des dîners — on dine beaucoup et bien en carnaval! — et des représentations de l'Opéra, qui sont plus élégantes que jamais et pour lesquelles on fait de grands frais de toilette.

Il y a, pour les couturières, de ces instants terribles où le travail devient si pressé qu'il leur fait littéralement perdre la tête. Nous n'en voulons pour preuve que certaine aventure arrivée tout récemment à une dame de nos amies.

On se prépare à aller à l'Opéra; il est sept heures du soir et la représentation doit commencer à huit heures. La dame, coiffée et presque habillée, n'attend plus rien... que sa robe, pour achever sa toilette. Le mari s'impatiente, tout le monde est dans la perplexité. Enfin, on sonne... la voilà! C'est, en effet, le groom de la couturière avec son énorme caisse; vite, vite on l'ouvre, et la femme de chambre en tire une jupe fort élégante, qui excite l'admiration de toutes les personnes présentes. Après avoir fait endosser cette fameuse jupe à sa maîtresse et l'avoir ajustée avec art, — sans oublier d'attacher le précieux cordon qui renvoie si bien toute l'ampleur en arrière, — la femme de chambre va chercher le corsage au fond de la caisse. Mais jugez de la stupéfaction profonde et des cris de rage de l'assistance... Le corsage n'a pas de manches!.. il n'est pas terminé!... On comprend facilement le désappointement et la confusion qui résultèrent de cette découverte. Toute une toilette à recommencer!...

La morale de cette aventure, c'est qu'une couturière doit avoir beaucoup d'ordre dans sa maison, surveiller de près chaque commande, chaque livraison: c'est le seul moyen de n'être pas en défaut et de conserver sa clientèle.

Puisque nous avons parlé de l'Opéra, citons deux toilettes de premières loges.

Première toilette: robe de satin noir. — Jupou bouillonné dans sa longueur par derrière; tablier en dentelle noire perlée de jais, fixé derrière sous une cascade de nœuds de ruban noir avec envers en satin blanc. Double corsage en satin noir et dentelle perlée, décolleté en carré; manches duchesse arrêtées au coude par un volant. — Une superbe broche en diamants, à pendeloques variées, ferme le milieu du corsage; les boucles d'oreilles, ainsi que le médaillon, sont en perles fines et diamants; enfin, des étoiles en diamants étincellent dans les cheveux, en formant un diadème qui complète brillamment cette magnifique toilette.

Seconde toilette, en bariège blanc, portée par une ravissante jeune fille de seize ans. — Jupou à traîne légère, bouillonné devant et rayé au milieu par un coulissé assez large, dont les côtés sont ruchés. Le bas, derrière, est entouré de plusieurs plissés « coup de vent ». Une écharpe en ruban blanc, à bouts effilochés, bride la jupe en formant un large nœud derrière. Corsage décolleté carrément, à pointes assez longues, garni d'une sorte de berthe composée de plissés plats et de ruches, fermée devant par un nœud de ruban blanc. — Velours noir au cou sans médaillon, et, dans les magnifiques boucles de cheveux, un nœud papillon en ruban assorti.

Les femmes du monde soignent avec une attention plus marquée qu'autrefois leurs sorties de bal: l'escalier de l'Opéra et le foyer sont si étincelants qu'il faut être, comme on dit vulgairement, « à la hauteur. »

Le matelassé blanc remplit circonstance, avec garnitures de plumes de coq blanches, de marabouts de soie, de plumes de cygne, etc. Nous en avons également vu en sicilienne rouge rayée de galons étincelle d'or, et en sicilienne ou cachemire bleu pâle,



P. N° 245 — CHAPEAU Renaissance.

Modèle de M^{me} Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

garnis de galons étincelle d'argent. Notons aussi les bandes de fourrure noire comme élégante garniture de sortie de bal. Les formes le plus généralement adoptées pour ce vêtement sont la ronde, la pélerine dolman ou le dolman modifié.

Une LINGÈRE, en ce moment très occupée, nous a montré les richesses d'un trousseau de jeune mariée. Rien de plus séduisant que l'étalage des objets qui le composent, entourés et séparés les uns des autres par des faveurs bleues, roses, vertes, etc.

Les chemises de grande toilette, en batiste ou en percale, n'ont pas de manches et sont boutonnées sur les épaules. Le haut est coquettement brodé, ou garni de dentelles; ce sont des valenciennes pour l'ordinaire, du point à l'aiguille si les circonstances le veulent. Les chemises de nuit, d'une élégance plus sérieuse, sont souvent ornées de bandes brodées ou de dentelles épaisses. Les garnitures ruchées leur conviennent surtout.

Le pantalon *zouave*, le plus commode de tous les pantalons, est aussi le plus adopté; on m'en a montré de charmants, à volants festonnés, avec un bouillon de mousseline recouvrant un ruban de soie de couleur qui fixe le pantalon au genou en le serrant un peu.

Les camisoles du trousseau en question sont toutes fort élégantes. Un modèle entre autres: le fond est en fine percale, garni de bandes de nansouck plissées et bordées de mignonne broderie anglaise; un plissé, garni lui-même de valenciennes et recouvert d'une bande en broderie anglaise, entoure le haut et les devants de la camisole; le bas des manches se termine de même.

Le bonnet *Paysanne* ou le *Charlotte Corday* se mettent aujourd'hui dans tous les trousseaux; ce sont les vrais bonnets du matin pour une femme élégante. Quant aux coiffures de nuit, c'est le filet blanc, entouré de guipures ruchées et de ruban de couleur, qui est le plus apprécié des jeunes femmes.

Avant de quitter le domaine de la lingerie, mentionnons encore une jolie toilette de matin, robe de chambre ou peignoir, comme on le voudra. Elle est en nansouck, illustrée d'entredeux en broderie anglaise, et garnie de riches bandes assorties. Le devant de la robe, bouillonné, et coulissé, est garni de plissés et de broderie anglaise, disposés en jabot au milieu et sur les côtés. Le bas de la traîne, ainsi que celui des manches, est entouré de la même garniture.

Certains modistes ont un grand tort, selon nous: c'est de trop facilement adopter une forme de chapeau, et puis de n'en plus sortir; il en résulte que leurs clientes ont l'air de porter un uniforme. Une des plus grandes maisons de Paris patronne ainsi le chapeau couronne, à un tel point qu'il ne sort pour ainsi dire pas d'autre modèle de chez elle. — Et la nouveauté, à ce compte, et l'originalité, et l'imprévu, et la fantaisie... Qu'en faites-vous donc, mesdames?

Les femmes de goût ont renoncé aux chapeaux *enlevés* pour prendre des formes plus basses et moins crânes; elles ne veulent plus de chapeaux penchés, ni de longues plumes balayant le cou: tout cela est bon pour les excentriques, on le leur abandonne. — Ce n'est pas dommage!

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 245.

Chapeau de velours noir, à passe relevée sur les côtés et bordée de galons perlés; un écharpe en damas Renaissance, à bouts frangés, entoure la calotte

et forme un froufrou derrière. Deux plumes, l'une blanche, l'autre noire, garnissent le dessus du chapeau; elles sont posées pied contre pied, avec une aile en aigrette sur le côté.

DG. N° 486.

1. Petit garçon de 7 à 9 ans en costume de drap gris fer. — Pantalon court, boutonné sur les côtés au-dessous du genou. Gilet montant. — Veston sac fermé du haut en bas devant; manches à parement avec un rang de piqûres sur tous les bords. — Petite chemise d'homme à col rabattu et cravate bleue nouée à la Colin. — Chapeau de feutre gris.

2. Toilette de demi-deuil en cachemire noir. — Jupou à traîne, garni devant d'un haut volant plissé à plat et largement, avec trois rangs coulissés et trois ruches formant la tête. Par derrière, la traîne est entourée d'un volant plissé moins haut et surmonté de quatre rangs de coulissés. Deux bandes de cachemire, coulissées et ruchées sur les bords, ornent le haut du jupon en se réunissant au milieu par de larges nœuds de ruban de faille noire, dont le dernier se répand sur la traîne. — Tablier long et arrondi, entouré d'une passementerie de jais, se fermant derrière sous les bandes coulissées. — Corsage genre cuirasse, à longue taille, garni de passementeries de jais assorties aux précédentes. — Chapeau de feutre noir, garni de faille et orné d'une longue plume amazone.

3. Robe en vigogne. — Jupe longue, garnie derrière d'un haut plissé plat de 40 cent., coupé par trois cordelières en laine assortie, et entourée dans le bas devant de quatre volants. — Tablier de forme carrée, coulissé et rayé de cordelières, entouré de plumes assorties et d'un petit volant. Un large ruban ferme le tablier derrière par un joli nœud à bouts flottants. — Corsage à basques postillon retournées et couvertes de bouclettes en ruban. Des plumes assorties entourent l'ouverture en biais du corsage et garnissent les parements des manches.

4. Petite fille de 9 à 11 ans en toilette de cachemire bleu. — Jupou court, découpé en dents pointues et bordées à plat d'un ruban assorti; ces dents reposent sur un haut plissé posé en dessous. — Corsage à basques dentelées, entouré de plissés. — Une écharpe en cachemire, terminée par des plissés, entoure le haut de la jupe et forme un nœud derrière.

5. Élegante toilette d'intérieur. — Robe princesse, en cachemire gris perle, entourée dans le bas d'un haut volant plissé à plis plats et ornée devant d'une échelle de plis plats formant tablier. Un coquillé de dentelle (imitation d'Angleterre), entremêlé de nœuds de ruban bleu, orne les côtés du tablier et surmonte le plissé qui termine le bas de la jupe. Un col rabat, en dentelle assortie et ruchée, avec nœud de faille bleue, garnit le haut et le devant du corsage. Même dentelle au bas des manches. — Bonnet en tulle blanc, à fond mou et coulissé, garni de coquillés en dentelle semblable à celle de la robe, avec de longues barbes tombantes et des nœuds en ruban de velours noir.

6. Petit garçon de 4 à 5 ans en costume de drap gros bleu. — Pantalon court, boutonné au genou. — Veston à dos plissé et serré par deux pattes boutonnées. — Col marin en toile blanche.

7. Toilette de promenade, en vigogne et faille de deux tons. — Jupou en vigogne devant et sur les côtés, en faille au milieu derrière; la faille est plissée dans toute sa hauteur jusqu'à la traîne. Les côtés du jupon sont ornés d'un volant à plis creux, surmonté d'une quantité de plissés; le devant se termine par un haut volant à plis creux. — Long tablier en vigogne, orné au milieu et dans le bas d'un plissé de faille. Deux écharpes, l'une en vigogne, l'autre en faille plissée, réunissent les deux côtés du tablier et forment derrière de larges nœuds. — Corsage en vigogne, à basques plates ouvertes devant, entouré sur tous les bords de plissés de faille. Manches en faille, coulissées et terminées par un cornet plissé et un nœud. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre noir, garni d'une plume de couleur naturelle et de velours marron.

Description de la gravure colorée n° 1200.

1. TOILETTE DE SOIRÉE, genre Louis XV, en faille bleu électrique. — Jupou à longue traîne, collant sur les hanches, monté à pli Bulgare. Le bas de la traîne est découpé en languettes carrées, lisérées de faille saumon, et chaque creux est garni de plissés éventail en faille saumon. — Le tablier est orné, en biais, de plissés et de volants lisérés de faille saumon. Une écharpe bleue, garnie de franges grolots en soie bleue, à bouffettes saumon, traverse le tablier en en suivant la garniture. — Une guirlande de roses thé à feuillage brun accompagne l'écharpe et la fixe dans le bas du tablier, sur le côté. — Corsage Louis XV en faille bleue, avec plastron saumon devant, où il est décollé en carré; un biais bleu, liséré de faille saumon, entoure le plastron et le haut du corsage. Colerette en crêpe lisse blanc et bouquet de roses à l'angle du carré. Manches en faille bleue plissées à plat dans leur largeur, avec des crevés en faille saumon sur le dessus, soutenus par



Julius David
A. Leroy, impr. des Beaux-Arts, 86.

Ad. Goubaud et Fils Ed^{rs} Paris
1200

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Coiffures de M^{me} Morison, s. d'Antin, 17. — Chapeaux de M^{me} Didsbury, B^{is} des Capucines, 23.
Rubans et Passementerie. — A la Ville de Lyon. — Toupes et Connuces de E. de Plument, rue Vivienne, 33.
Parfums de la Maison Violet, B^{is} des Capucines, 12.*

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden, W.C.

un dentelé de la manche. Le bas est terminé par des volants en faille bleue et des plissés en faille saumon, surmontés de nœuds assortis. — Souliers à barrettes en faille assortie aux deux tons de la toilette. — Dans les cheveux, un groupe de roses et de plumes bleues.

2. **TOILETTE DE VISITE**, en faille prune de deux tons. — Jupon à traîne unie, monté derrière à pli Bulgare. Le bas des devants est entouré d'un haut volant surmonté d'un petit volant en faille de nuance claire, dont la tête est coupée par un biais étroit et foncé; le milieu du tablier est rayé par un coulé à trois gros cordons, dont les deux côtés forment une tête plissée. Un tablier supplémentaire en faille claire part de ce coulé, de chaque côté, pour se fixer en draperies sous le quadruple pli. — Corsage à longues pointes devant et derrière, lisérées de faille claire. Col en faille claire à revers, formant quatre pointes rabattues sur la poitrine et terminées dans le bas par un nœud à doubles coques. Manches étroites, terminées par trois revers à pointes superposées, en faille claire, reposant sur un plissé prune. — Lingerie en batiste fine. — Chapeau prune clair, orné de plumes et de faille bleue.

ECHOS DE LA MODE

Il est difficile de décider lequel des deux bals donnés à l'Elysée a été le plus réussi; au second comme au premier, toutes les jolies femmes étaient à leur poste, les toilettes couvertes de fleurs et scintillantes de pierreries.

Jamais plus charmant défilé ne s'est produit à l'entrée des salons présidentiels.

Nous remarquons tout d'abord la reine d'Espagne, en robe de gaze et tulle blanc à fines rayures d'argent, avec guirlandes de roses autour de la tunique. Un diadème de diamants et une rivière splendide complètent sa parure. — La comtesse de Girgenti, sa fille, portant le grand cordon des dames nobles, est en blanc aussi avec grappes de lilas blanc et roses de Bengale.

La maréchale de Mac-Mahon, en tulle bleu turquoise, a sur sa traîne trois grandes quilles de dentelle blanche. Le devant de la robe, bouillonné, est recouvert d'une tunique de tulle bleu turquoise avec frange d'acacia blanc rosé. Grappes d'acacia au corsage. Les mêmes fleurs dans les cheveux, mêlées de diamants.

Voici encore la princesse Troubetzkoi, éblouissante avec ses diamants d'émeraudes, sa robe de satin topaze et gaze d'or. Mêlés la cuirasse, en gaze d'or, est éclairée par de grandes agrafes d'émeraudes; les cheveux poudrés, coiffant bien la plus originale figure du monde.

La comtesse Walewska, en robe Directoire de faille blanche, couronnée de marguerites de diamants.

M^{me} Ferdinand Duval, en vrai costume de cour de la Régence: brocart rose. Corsage montant; le devant en tulle, à trois rangs de guirlandes de roses.

M^{me} la comtesse de Rainneville, admirable en toilette soufre et brocart, étoilée de diamants.

La belle M^{me} Hervé: grande redingote à pans carrés, en faille blanche encadrée de feuillages de jais blanc, sur un tablier de faille blanche bouillonnée. — La blonde M^{me} Dolfus, en tulle blanc et velours noir paré de blonde blanche. — M^{me} de Montry, traîne de point d'Angleterre sur tulle blanc: le devant de la robe en pékin vert et blanc; le corsage cuirasse en pékin, la basque frangée de fleurs.

Enfin, l'essaim charmant des jeunes filles: Mlle de Beyens, un vrai Greuze dans un nuage de tulle; Mlle de Gévry, très vaporeuse aussi dans un autre nuage; Mlle Ducos, un sylphe, en pékin blanc, fleuri de roses blanches.

Le coup d'œil de la sortie ressemblait à un décor d'opéra. Sous le péristyle tendu de velours rouge à crépines d'or et tapissé de pourpre, les valets de pied portant la livrée blanche à galons rouges et or du maréchal; les femmes drapées dans leur sortie de bal, les cheveux voilés de dentelle blanche, attendant leurs voitures qui venaient s'arrêter devant le perron; la ligne éblouissante des illuminations se prolongeant dans la rue et jetant une

lumière si vive que les maisons s'enluminaient en clair sur le ciel; les chevaux et les cochers se détachant dans cette clarté comme des ombres chinoises; une suite incessante d'apparitions roses, bleues, blanches, toutes passant et s'éloignant comme dans un rêve; la musique encore distincte au loin et berçant les souvenirs de la soirée... Quel joli spectacle bien accompagné!

L. S.

CAUSERIE

Il est bien entendu que Paris est un volcan, et pourtant on y danse... ni plus ni moins qu'autrefois sur le pont d'Avignon. Seulement les choses ne se passent pas tout à fait de la même façon. Que les bals aient lieu à l'Elysée ou à Valentino, qu'ils soient offerts par le Président de la République au monde officiel ou par des Sociétés de secours mutuels aux membres de leurs corporations, il se fait un déploiement de toilettes, un étalage de fleurs et de bijoux qui défie toute description; la simple farandole, en grand honneur sur les bords du Rhône, est remplacée par le quadrille et la valse, et au lieu d'une modeste fanfare, les danseurs ont pour accompagnement tout un orchestre, magistralement conduit par Waldteufel ou Deransart.

Le dernier bal de l'Elysée avait donné lieu à plus de sept mille invitations; on peut se faire par là une idée de ce qu'il a dû être. Les amateurs qui n'y ont point été admis auront pu s'en consoler en assistant, à Valentino, au bal des Gens de maison, à celui des Cuisiniers ou des Pâtisseries de Paris. Ces trois fêtes, organisées par les Sociétés de secours mutuels, ont été remarquables par la foule de jolies femmes qui s'y trouvaient, par les élégantes toilettes du plus grand nombre, et l'entrain qui n'a cessé de régner. Preuve que le volcan sur lequel on danse n'a rien de bien effrayant!

Il s'en faut de beaucoup que tout soit plaisir ici-bas; la tristesse — c'est une vérité banale — est sœur de la joie, et il est bien difficile de rencontrer celle-ci sans apercevoir l'autre à ses côtés. Ainsi, pendant que les heureux de ce monde prenaient leurs ébats, la mort fauchait à coups pressés, et des noms bien connus s'éteignaient subitement: Ledru-Rollin, Barillot, Pierre Larousse, Créteineau-Joly, le peintre Millet, enfin Paul Foucher, le beau-frère de Victor Hugo et l'ami d'Alfred de Musset.

Une originale et sympathique figure que celle de Paul Foucher. Né le 21 avril 1810, il prit part, tout jeune encore, aux combats livrés par l'école romantique. Il débuta en 1831 par un volume de *Saynètes*, qui est aujourd'hui recherché comme une des curiosités de cette époque littéraire, et par un drame historique en vers, *Yseult Raimbaud*. Il publia ensuite plusieurs volumes de récits, mais c'est surtout au théâtre qu'il consacra son travail. Il donna, seul ou en société, plus de soixante pièces, des tragédies, des vaudevilles, des livrets d'opéras, de ballets, mais surtout des drames. Quelques-uns, comme *Jeanne de Naples*, *la Voisin*, *la Bonne aventure*, *la Bande noire*, sont restés populaires. Enfin, il était depuis 1848 le correspondant quotidien et très remarqué de *l'Indépendance belge*.

En parlant de livrets d'opéras et de ballets, un nom nous revient à la mémoire, entouré de traits curieux: c'est celui de Duponchel, qui fut directeur de l'Académie de musique.

Duponchel était un artiste laid, mais à la figure fine et intelligente; il était réputé pour son goût, peut-être un peu surfait, et il se vantait d'avoir dessiné la maquette du décor du premier acte de *la Juive*, qui était un véritable chef-d'œuvre.

Chose plus rare qu'on ne pense, il avait deux qualités: il était intéressant parce qu'il avait beaucoup vu, et bienveillant parce que rien ne lui manquait. Au premier abord, on l'aurait même pris pour l'homme le plus heureux du monde; mais on ne l'est jamais

complètement, et force nous est d'ajouter que ce conteur épique avait dans sa vie un terrible point noir. Ce point noir, c'était sa mort. Il ne la craignait pas, mais il aurait voulu la choisir. Comme c'était impossible, il s'inquiétait beaucoup.

Il faut dire que Duponchel avait un système.

Ce système consistait à croire que lorsqu'un homme meurt, au même instant un autre homme naît, et que celui qui vient est formé du dernier soupir de celui qui s'en va.

Il concluait que si, par exemple, on rendait le dernier soupir rue Mouffetard, on renaissait, dans la même rue, d'un chiffonnier et d'une marchande de poussier de mottes, puisque la rue Mouffetard est la patrie de ces industriels. Or il était sans cesse préoccupé de l'endroit où il devait mourir, parce qu'il voulait renaître, autant que possible, dans des conditions avantageuses.

— Je suis heureux, disait-il un jour à notre confrère Jules Noriac, et c'est pour cela que je me suis logé rue Neuve-Saint-Augustin, une rue de haut commerce. Au-dessus de moi, j'ai un notaire; au-dessous, j'ai un agent de change. Si je meurs dans mon lit, je suis bien tranquille, la bourse et le notariat n'ont rien qui me répugne. Ce qui pourrait m'arriver de plus malheureux serait de naître marchand de quelque chose, mais le commerce ne me déplaît pas.

— Mais, lui dit quelqu'un (Xavier Aubryet, croyons-nous), il y a des domestiques dans la maison...

Duponchel n'y avait pas songé. Tant il est vrai qu'on ne s'avise jamais de tout!

Si ce proverbe avait besoin de confirmation, il la trouverait encore dans le fait d'un sieur Genin qui avait compté sans son juge de paix. L'histoire est curieuse et vaut qu'on s'y arrête.

Deux paysans d'un canton de la Dombes, les sieurs Dubois et Genin, se présentent dernièrement au tribunal du susdit juge: le premier réclamant au second la somme de 150 fr., montant d'un billet souscrit par lui et stipulé payable à la Saint-Fortunat.

Le sieur Dubois explique au magistrat que le sieur Genin, son voisin, ne niait pas l'existence de la dette, mais qu'il objectait que « le billet étant payable à la Saint-Fortunat, il s'acquitterait à cette époque. » — Or, ajoutait irrévérencieusement le créancier, la Saint-Fortunat n'arrive jamais, et j'ai beau chercher sur tous les calendriers de la Bresse, de la Dombes et du Bugey, je ne puis malheureusement y découvrir le nom de ce diable de saint!

Le juge de paix, après avoir interrogé le débiteur, qui reconnaît du reste la vérité et l'exactitude de l'exposé fait par son créancier, a rendu le jugement suivant:

« Attendu que le sieur Genin reconnaît avoir souscrit au sieur Dubois un billet de 150 francs, payable à la Saint-Fortunat;

« Attendu que, pour ne pas faire honneur à son engagement, le sieur Genin objecte que la créance du sieur Dubois n'est pas à terme, le jour de la Saint-Fortunat n'étant pas encore arrivé;

« Attendu que nous avons vainement cherché sur tous les calendriers le nom de Fortunat;

« Considérant, d'autre part, que nous n'avons pas à examiner si le sieur Fortunat est saint ou ne l'est pas, que nous devons lui accorder cette qualité, puisqu'il est ainsi dénommé dans le billet en question;

« Considérant que le 1^{er} novembre est la fête de tous les saints, et principalement de ceux qui n'ont pu trouver place dans le calendrier, par conséquent celle dudit Fortunat ainsi qualifié;

« Condamnons le sieur Genin à payer au sieur Dubois, avec les intérêts de droit, la somme de 150 francs, et ce au 1^{er} novembre prochain, jour de Toussaint.

« Le condamnons, en outre, à tous les dépens. »

On dira tout ce qu'on voudra, mais nous sommes convaincu que la haute sagesse de feu Salomon lui-même n'aurait pas fait mieux.

LUDOVIC SAUVEUR.

LA VIE PARISIENNE

Le bon exemple donné par l'Elysée a décidément porté ses fruits. Il a suffi de l'impulsion partie d'en haut pour induire Paris en quadrille.

Pour fêter les vingt ans de sa petite-fille, Mlle Madeleine Davilliers, la maréchale Regnaud de Saint-Jean-d'Angély a donné un bal de jeunes filles qui, par le caractère juvénile dont il était marqué, formait bien la plus ravissante fête qui se pût voir. Il fallait ne pas être en possession de mari pour avoir le droit d'entrer dans la danse. Les toutes jeunes mariées, comme la marquise de Massa elle-même, étaient exclues impitoyablement des quadrilles. Cependant, comme à toute règle il faut une exception, ne fût-ce que pour la confirmer, il y a eu un tour de faveur au profit de la belle Mme de Senal.

Fête de la jeunesse, le bal de la maréchale était le triomphe des couleurs tendres: le bleu, le rose, le blanc surtout. Ce n'était que tulle ou gaze, tarlatane et mousseline. Mlle Davilliers, qui a mené le cotillon avec M. Dubois de l'Étang, portait une toilette blanche d'une grâce exquise, en gaze de Tiflis rayée. Mlle Troubetzkoï, fille de la princesse Lise, était également en blanc, ainsi que Mlle Vühher, qui avait coupé sa robe d'une écharpe d'un style charmant. En blanc encore, Mlles de Gévrie, Bartoloni, de Rayneval. Mlle Eugénie Walewska était à la tête des jupes bleues, et la jolie Mlle Coppens à la tête des jupes roses.

Très avant dans la soirée, la maréchale Regnaud de Saint-Jean-d'Angély s'est tenue debout dans le salon d'entrée, accueillant ses hôtes avec l'affabilité de grand ton qui la caractérise. Le comte Davilliers la secondait, ainsi que la comtesse Davilliers, dans les honneurs de cette charmante réunion.

La maréchale Regnaud de Saint-Jean-d'Angély annonce un autre bal, où cette fois les quadrilles seront ouverts à toutes ses invitées.

L'avant-veille de la soirée de la maréchale, une grande partie de la même assistance se trouvait au bal de l'hôtel Gunzburg. La fête de l'opulent banquier moscovite a été une véritable nuit de féerie; on marchait d'éblouissement en éblouissement. Le buffet a obtenu son succès habituel de somptuosités à la Samuel Bernard et à la Bouret.

Si Paris ne se met qu'à moitié en train pour la danse, en revanche, il se jette tout entier dans la musique. On ne peut mettre le pied dans un salon sans marcher sur une sonate ou une romance. Jamais la mélomanie n'a été poussée aussi loin; c'est sur du papier à musique qu'il devra être écrites les invitations, et en clef de *sol* ou de *fa*, selon que dans la maison on tient pour les ténors ou pour les basses. De cette façon, ce serait complet, et l'on saurait tout de suite à quoi s'en tenir.

La musique n'a rien qui doive faire peur, pourvu qu'elle arrive en son temps et à sa place; mais, embusquée le soir entre une glace et un verre de punch, elle apparaît extrêmement redoutable et il serait à désirer que les maîtresses de maison ne se crussent plus obligées de joindre un petit air instrumental ou vocal à tout plateau qu'elles mettent en circulation.

Cet envahissement de la musique dans les salons, en effet, détruit ce qui est l'essence même de la vie mondaine: la causerie, le commerce charmant que fait naître le hasard d'une rencontre dans la même atmosphère. De ce qu'il plaît à un monsieur, qui ressemble plus ou moins à Faure ou à Brasseur, d'ouvrir la bouche pour « détonner » un air d'opéra ou débiter une chansonnette, voilà toute une réunion condamnée au silence. Adieu les doux propos, les mots piquants, les fusées d'esprit; il faut se taire. La parole appartient à *Madame l'Archiducou à Mathilde, idole de mon âme...*

Bien plus, par égard pour ces deux nobles personnes, on

parque devant elles la plus belle moitié de l'assemblée, puis on relègue entre eux les hommes derrière, — ce qui est bien amusant pour celles-ci et pour ceux-là. — Ainsi divisée, femmes d'un côté, hommes de l'autre, l'assemblée cesse d'être un salon pour devenir une chapelle des catéchismes.

Le propre d'un salon, c'est justement ce mélange libre des deux sexes, cette faculté de circuler à travers telles ou telles jupes, selon la fantaisie du moment, que l'on proscrit. Si l'on empêche les hommes de le leur dire, qu'importe aux femmes d'être jolies ? Et si vous vouez les hommes à leur seule conversation, comment voulez-vous qu'ils ne préfèrent pas leur cercle et sa libre allure à votre salon avec sa faction ?

La vie de salon dans nos appartements étroits, avec notre domesticité étriquée, est déjà bien terne à Paris. Si l'on y remplace l'esprit de conversation par la musique, que lui restera-t-il ?

Pour moi, j'estime qu'il faut réagir sérieusement contre cette orgie de fausses notes, — tout le monde ne pouvant avoir Mme Carvalho, comme la comtesse de Béhague, ou Mlle Krauss, comme la baronne de Rothschild, — et que toute maîtresse de maison qui mettra sur ses cartes d'invitation : « On ne fera pas de musique, » sera d'avance assurée, par ce seul *nota bene*, du succès de sa soirée.

BACHAUMONT.

THÉÂTRES

AMBIGU. — Nous n'avons pas souvent la bonne fortune de tomber sur un drame qui se puisse raconter en détail. Profitons donc bien vite de l'occasion tout exceptionnelle que nous offre M. Ernest Blum, et puisque *Rose Michel* est le succès du jour, indiquons à longs traits le sujet qui en a fourni les cinq actes.

Rose est la femme infortunée de Pierre Michel, un cabaretier de Suresnes, avare et brutal, dur aux pauvres gens, antipathique à tout le monde, mais dont la probité, du moins, n'a pas été jusqu'à présent soupçonnée. Rose a courageusement enduré pour son compte les mauvais traitements de son mari; mais elle a voulu lui soustraire sa fille Louise, et elle l'a confiée à un honorable graveur en bijouterie. Louise a grandi côte à côte avec Gilbert, le fils de M. Bernard (c'est le nom du graveur); les jeunes gens s'aiment, et M. Bernard donne son consentement à leur union, mais après avoir exigé de Rose le serment que son mari n'a jamais commis aucun acte qui puisse entacher l'honneur de la famille.

L'excellente femme revient annoncer la nouvelle à son mari et lui demande de l'argent pour les frais de la noce. Pierre refuse durement; il prétend n'avoir pas d'argent. Mais Rose connaît la cachette de son mari, et, quand elle le croit couché, elle se relève pour y prendre les deux cents livres qu'il lui faut. Tout à coup elle entend du bruit dans une pièce voisine: l'anxiété la pousse, et elle voit son mari, un couteau à la main, en train d'égorger un voyageur endormi. Elle tombe comme foudroyée, puis, reprenant ses sens, se jette sur Pierre, en criant à l'assassin.

Arrive l'heure où M. Bernard vient avec les enfants. Pierre leur fait un accueil gracieux auquel ils ne s'attendaient guère; et, sur le point de briser par ses révélations un mariage auquel la vie de sa fille paraît attachée, la pauvre femme se contient.

Toute preuve du crime semble anéantie: l'assassiné était un vaurien, le baron de Grandchamp, qui, après avoir abandonné sa femme pendant cinq ans, l'a retrouvée sous un autre toit et a voulu tirer parti de la situation. Il est allé la nuit chez le protecteur de sa femme, le comte de Buissey; cent mille francs lui ont été comptés contre l'engagement de partir dès le lendemain pour l'Amérique. On le croit déjà parti, et c'est cette situation exceptionnelle qui a éveillé les convoitises du cabaretier.

La multiplicité des crimes, à depuis peu produit de la part de la police un redoublement de vigilance. Le corps de M. de Grandchamp a été retrouvé dans la Seine et reconnu; les soupçons se sont naturellement portés sur le comte de Buissey. Toutes les apparences se réunissent contre lui: des témoins ont vu M. de Grandchamp entrer le soir du crime dans la petite maison de M. de Buissey; d'autres ont assisté à un échange de menaces entre eux; enfin, on retrouve dans son bureau le portefeuille qu'il déclare avoir remis à M. Grandchamp: c'est Rose Michel qui l'a rapporté mystérieusement, ne voulant pas laisser aux mains de son mari le prix du sang. L'instruction se poursuit; rien ne se découvre. A chaque instant, Rose va se décider à parler; mais le magistrat instructeur, pour lui arracher son secret, croit habile de lui parler de la mère du jeune comte de Buissey, de lui rappeler qu'elle aussi est mère, et toujours l'image de sa fille arrête les aveux sur ses lèvres.

La justice suit son cours; le comte de Buissey va être mis à la question ce soir, et demain peut-être il sera décapité. Le magistrat, qui est l'ami de l'accusé et est au fond convaincu de son innocence, désespérant d'ailleurs de vaincre le silence obstiné de Rose Michel, propose à celle-ci de faire évader le prisonnier. Il faut faire pour cela un travail auquel les forces d'une femme ne suffiraient pas. Rose va chercher Pierre pour l'associer à cette œuvre de réparation partielle. Tout à coup, on entend s'élever d'une salle voisine des cris lamentables. Que se passe-t-il? Le projet d'évasion a été éventé et l'heure de la question a été avancée. Rose, à qui le peu d'activité de son mari a déjà donné des soupçons, devine la vérité. C'est Pierre qui, se trouvant mieux garanti par l'exécution de l'innocent, a révélé le projet. Rose n'y tient plus; elle se précipite sur les portes de la chambre de torture; elle appelle, on accourt, et elle dénonce enfin son mari. Pierre veut s'échapper de la prison, les sentinelles tirent sur lui et il tombe mort dans les fossés de la forteresse.

Comme, après tout, cet accident supprime la nécessité d'une condamnation infamante, M. Bernard se laisse attendrir; il confirme les accordailles des jeunes gens, pendant que le comte de Buissey est mis en liberté.

Cette œuvre est attachante, et presque toujours par les moyens les plus simples; le second acte est tout à fait saisissant; les trois derniers sont bien remplis, mais les hésitations répétées de Rose Michel y jettent forcément un peu de monotonie.

L'action se passe en 1765, et la couleur du temps y est généralement respectée.

C'est Mlle Fargueil qui a porté tout le poids de ce drame, et elle peut bien prendre pour elle la moitié du succès. Terrible au deuxième acte dans sa lutte avec son mari assassin, et au cinquième, quand elle s'est décidée à le dénoncer, elle a été touchante et énergique dans toutes les scènes où elle a eu à exprimer l'amour maternel. Elle a été rappelée après tous les actes, et ce n'a été que justice.

Les autres rôles sont joués avec beaucoup de soin et avec un ensemble qu'on rencontre rarement à l'Ambigu.

HOP-FROG.

LES PAROLES D'OR

Celui qui sème de bonnes maximes est utile comme celui qui sème de bonnes graines.

Après l'amitié, nul compagnon préférable à un bon livre.

BOISTE.

Ce qui nous plaît le plus dans l'enfant, c'est qu'il nous prend au sérieux.

Alfred BOUGEART.



PONTENIER

DG. N° 486. — TOILETTES D'INTÉRIEUR, TOILETTES DE VISITE, COSTUMES DE VISITE
(On peut se procurer à l'Administration du Journal, rue de la Harpe, n° 101.)



S : MODÈLES DE M^{me} DU RIEZ (RUE HALEVY, 8). — DESCRIPTION, PAGE 62
(les patrons découpés ou montés des modèles ci-dessus.)

BONNE MAMAN

(NOUVELLE. — SUITE.)

Frédéric rentra dans la salle à manger, se moucha, cracha, retoussa; sa femme haussait les épaules.

— Chère bonne mère, commença Frédéric, si je te disais que tu as un futur millionnaire sous les yeux?

— Toi? demanda la confiante victime.

— Moi-même. J'ai en main une affaire qui vous enrichira tous. Tu rouleras carrosse.

— Garde tout pour ta femme et notre Lisette, mon enfant; moi, je ne compte plus; à mon âge, on a les goûts simples et peu de besoins; quant à rouler carrosse, pour aller à l'église, mes jambes me suffisent.

— Voilà bien les idées étroites de la province, reprit Frédéric en souriant; aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui.

— Pourquoi pas, si on s'en trouve bien? Et cette superbe affaire?

— Nous nous associons à une douzaine de capitalistes, pour bâtir un vaste local un véritable palais, que nous intitulerons les *Docks de l'Univers*. Là seront réunies toutes les merveilles des deux mondes. C'est à qui, de la haute industrie, y aura son comptoir; l'étranger qui viendra pour un objet se laissera séduire par un autre. Quelque chose comme une exposition permanente. Les devis sont faits; nous louerons au mètre et au poids de l'or, on s'arrachera l'emplacement; les calculs les plus modestes garantissent trente-cinq pour cent du capital engagé.

— Trente-cinq pour cent! s'écria Mme Hervé; c'est trop beau pour y croire.

— Rien que pour la première année, continua Frédéric; pour les années suivantes, les bénéfices seront incalculables. Je verse pour ma part, à l'entreprise, cent cinquante mille francs.

— L'héritage de ton père et la dot de ta femme, c'est bien imprudent!

— Il faut être de son siècle, reprit Frédéric, et saisir aux cheveux l'occasion quand elle se présente. C'est le devoir d'un père de famille. Tout est là: ton heureuse vieillesse, au sein de l'opulence; l'avenir de Lise... qui n'aura qu'à choisir entre les plus beaux partis qui brigeront sa main...

— Oh! papa, interrompit la jeune pensionnaire, je n'en demande pas tant; pourvu que j'épouse celui que j'aimerai...

— Taisez-vous, petite sotte! interrompit sèchement Mélanie; vous ne savez ce que vous dites.

Habitée à ces bourrades, Lise les subissait sans mot dire; et, comme elles étaient proférées à voix basse, l'oreille dure de bonne maman n'avait garde de les percevoir.

— La liste des fondateurs sera gravée en lettres d'or sur une tablette de marbre, poursuivit Frédéric; quel honneur pour notre nom et que mon père serait heureux s'il vivait encore!.. C'est si bon de travailler, d'être un homme utile, de ne pas mourir tout entier dans la mémoire de ses concitoyens!

Frédéric était sa propre dupe; il croyait à ce qu'il disait; il était incapable de concevoir froidement le projet sacrilège de ruiner sa mère. On lui avait fait miroiter des millions, chiffres sur papier, et, pour lui, c'était absolument comme s'il les tenait dans sa caisse.

— Enfin, mon enfant, que veux-tu que je te dise? reprit Mme Hervé; tu as plus d'expérience que moi; je prierai le bon Dieu de te bénir dans ton entreprise.

— Ce qui m'embarrasse, recommença Frédéric d'un ton dégagé, c'est qu'une partie de mes capitaux n'est pas disponible; il me manque cinquante mille francs... une bagatelle, mais encore faut-il la trouver dans des conditions acceptables... Parbleu! l'ar-

gent ne manque pas; c'est à qui m'ouvrira sa caisse... Seulement, ces messieurs de l'usure vous disent: « Part à deux. » Or, il est vraiment par trop dur de leur jeter des allouettes toutes rôties.... Alors, bonne mère, sais-tu à quoi j'ai pensé?

— Non, mon ami, je ne m'en doute pas.

— Je me suis dit qu'il fallait d'abord songer aux siens avant de songer aux étrangers; puisqu'il y a un gain énorme à réaliser, mieux vaut que ce soit toi qu'un autre... tu me prêteras ce qui me manque.

Tout abasourdie, Mme Hervé regarda tour à tour son fils, sa bru et Lise, dont les larmes se faisaient jour malgré elle. Cette énormité lui coupait la respiration.

— Mais, mon enfant, reprit-elle au bout de quelques secondes, où veux-tu que j'aille chercher pareille somme? Tu sais bien que je n'ai que 40,000 francs de capital; si je te les donne et que tu les perdes, je tomberai à ta charge... Triste charge que celle d'une vieille femme qui n'est bonne à rien!

— A ma charge!... s'écria Frédéric avec indignation; voilà un vilain mot qu'il faut retirer... Quel plus doux fardeau que celui d'une mère!... Mais, rassure-toi, il ne s'agit que d'un simple prêt... Je te donnerai des garanties...

— Si cela pouvait se faire, mon ami, je n'en voudrais pas l'autre que ta parole.

— Ce serait la plus sûre, dit le faiseur, lequel eût été bien embarrassé d'en fournir une autre.

— Et en attendant les rentrées, demanda Mme Hervé, avec quoi vivrais-je?

— Suis bien mon raisonnement, bonne mère: d'abord nous l'emmenons à Paris, tu vis au milieu de nous... et c'est là le premier bénéficiaire que je trouve à ma combinaison: celui de t'avoir le te posséder, de te dorloter... Demande à Lise combien de fois elle répète par jour: « Bonne maman est trop loin de nous; je ne serai véritablement heureuse que quand toute la famille sera réunie... » N'est-ce pas, fillette?

Et comme Lise, bien qu'on, le lui eût ordonné, hésitait à appuyer ce mensonge:

— Mais parle donc, petite bécasse, dit Mélanie en édulcorant cette apostrophe d'un charmant sourire qui devait tromper le grand-mère.

— Bien sûr, répondit évasivement la jeune fille; je voudrais toujours vivre auprès de bonne maman.

— Ensuite, reprit Frédéric poursuivant son argumentation, que tes fonds soient placés chez le notaire ou chez moi, du moment que je t'en sers les intérêts, je ne vois pas trop...

— Mais en ce cas, interrompit Mme Hervé, je pourrais rester à Provins.

— Tu oublies que, les quarante mille francs ne me suffisant pas pour compléter la somme, il faudrait...

Frédéric hésita, un regard de sa femme lui rendit le triste courage dont il avait besoin.

— Il faudrait, répéta-t-il, sacrifier cette maison: tu nous aimes assez pour cela.

— Jamais! répondit la vieille dame avec énergie.

Ça fut plus fort que sa volonté; le mot était à peine dit qu'elle eût voulu le reprendre.

— Alors, adieu les millions, soupira Frédéric; une pareille occasion ne se représente pas deux fois.

Quelle est la mère dans toute la tendre acception du mot, aveugle, confiante et dévouée, qui jettera la première pierre à Mme Hervé? Quel intérêt son fils pouvait-il avoir à la tromper? Cette fortune, qu'il demandait pour la faire fructifier, ne devait-elle pas lui revenir un jour? Il serait donc dit que, pour la première fois, au déclin de sa vie elle lui aurait refusé quelque chose? Toute cette chère famille serait donc en droit de lui attribuer la perte de ses espérances? Ensuite, la vieille dame croyait son unique rejeton dans une situation prospère, puisqu'il avait bien

géré sa fortune à lui, pourquoi dilapiderait-il celle de sa mère, qui était également la sienne ?

— Écoute, Frédéric, dit-elle en saisissant la main du visionnaire par un élan spontané, l'argent n'est rien et je suis prête à en faire le sacrifice; mais cette maison où j'ai toujours vécu, où tu es né, où ton père est mort, cette maison où j'ai pris racine, où je ressuscite dans le passé, où l'air m'est plus doux qu'ailleurs... c'est plus fort que moi... ne pourrait-on la vendre à condition, en me réservant le droit d'en jouir jusqu'à ma mort.

— Chère bonne mère, tu es jeune encore, tu peux vivre cent ans, et tu les vivras, je l'espère; aucun acquéreur n'acceptera cette clause qui reculerait indéfiniment son entrée en possession; de plus, si l'on découvrait cet oiseau rare, il réduirait ses offres à raison de la stipulation aléatoire. Il ne faut pas y songer... Résume un peu tous les avantages de l'arrangement que je te propose; nous ne nous quittons plus; je te paie l'intérêt de tes fonds à un taux inespéré. Tu aimes la campagne, il te faut un jardinet, des fleurs, une basse cour: Eh bien! un peu plus tard j'achète une villa aux environs de Paris et je t'y installe comme une reine... Venir à Provins, c'est tout une affaire... nous ne pouvons nous donner ce plaisir qu'à dose fort restreinte... ton cœur n'a-t-il jamais souffert de cet éloignement ?

— Tu le demandes ! dit la mère.

— N'est-ce pas assez que la mort vienne séparer tôt ou tard les membres d'une même famille, faut-il encore anticiper sur elle en hâtant cette séparation ? Et quand elle a accompli son œuvre, cette mort implacable, combien ceux qui restent ne doivent-ils pas regretter toutes les heures perdues pour le bonheur intime, si souvent sacrifié à de vils intérêts ?

Mme Hervé se sentait peu à peu vaincue dans ses derniers retranchements. Restait Josette : il ne fallait pas songer à l'emmener à Paris; d'autre part, la pauvre fille avait bien quelques petites économies amassées en trente ans de bons et loyaux services; mais trop pour mourir, pas assez pour vivre. L'abandonner à ses modiques ressources, était-ce possible ?

— Et Josette, demanda M^{me} Hervé, que deviendrait-elle ?

— Je lui assurerai une rente de trois cents francs, sa vie durant, dit Frédéric avec la tranquille assurance d'un millionnaire.

Jusqu'à là, Mélanie avait gardé le silence; elle se prodiguait peu, comme ces directeurs de journaux dont on imprime la prose olympienne en grand cicéro. C'est le Dieu qui daigne se manifester, et, comme tout ce qui est rare, ses paroles ont naturellement plus de prix.

— Chère mère, dit-elle avec des modulations savamment graduées, ma délicatesse se ferait scrupule de vous influencer; nous connaissons, d'ailleurs, assez votre cœur pour nous en rapporter à ses inspirations; ce que vous déciderez sera bien décidé. La fortune nous sourit, c'est vrai; vous n'avez qu'un mot à dire pour que nous soyons heureux à tout jamais... Mais je n'hésite pas à le déclarer, si le sacrifice est trop grand, s'il doit vous coûter des larmes que le bonheur de vos enfants serait impuissant à sécher, nous n'en voulons pas à ce prix.

C'était le coup de grâce.

— J'irai chez le notaire, dit M^{me} Hervé en étouffant un soupir.

— Que tu es bonne! remercia Frédéric en baisant la main de sa mère, nous n'oublierons jamais...

Un coup de sonnette annonça l'arrivée de Prosper Salneuve et de ses deux sœurs.

Frédéric courut ouvrir.

Mélanie prétextait de la rougeur de ses yeux pour monter chez elle.

Restée un instant seule avec Mme Hervé, Lise se jeta dans ses bras et lui dit à l'oreille :

— Ne t'inquiète pas, bonne maman, Prosper te rendra ta maison.

— Prosper, mon enfant ?

— Oui, c'est arrangé, c'est convenu; il sera mon mari et nous te ramènerons à Provins.

— Quels contes bleus me fais-tu là, chère petite ?

— Chut! voilà papa, dit la jeune fille en croisant l'index sur ses lèvres roses.

Frédéric s'était amadoué à ce point d'offrir le bras aux demoiselles Salneuve.

— Délicieuses! ravissantes! dit-il, faisant allusion aux jeunes personnes; je ne savais pas que Provins cachât de pareils trésors... il est vrai que c'est le pays des fleurs... Monsieur Prosper, je crois ?

Le jeune homme s'inclina avec une froideur mitigée d'un semblant de sourire.

Bonne maman paraissait soucieuse et préoccupée; ont l'eût été à moins.

— Le bateau attend ces demoiselles, hasarda Prosper.

L'impatiente jeunesse trépignait, chuchottait, n'osant se lever pour donner le signal du départ.

Mme Hervé vint à son secours.

— Allons, mes enfants, dit-elle, allez vous amuser; la joie est de votre âge... les larmes sont du mien, pensa-t-elle tout bas.

IV

A l'âge qu'avait Prosper, il n'est pas facile de garder pour soi son premier chagrin. Ce chagrin était, à la vérité, compensé par une très grande joie, — celle de n'avoir pas été repoussé avec trop de perte dans son entrevue avec Lise, — mais la douleur surnageait.

— Qu'as-tu donc ? lui avait demandé l'une de ses sœurs, en le voyant rentrer tout pensif, lui le gai pinson du logis.

Le jeune homme avait alors oublié qu'il s'agissait encore d'un secret, et que ce secret n'était pas à lui.

— J'ai que Lise Hervé arrive à l'instant et qu'elle repart sous deux jours; ils s'en vont tous... la grand'mère aussi... elle vend sa maison.

Au moment où Prosper prononçait ces dernières paroles, entra M. Salneuve.

— Qui est-ce qui vend sa maison ? s'informa-t-il.

— Mme Hervé, répondit Prosper.

— Il fallait s'attendre à cela un de ces jours; en effet, j'ai cru apercevoir tout à l'heure son brigand de fils...

— Mon père! supplia le jeune homme.

— Eh bien! quoi?... ne vas-tu pas prendre sa défense? un aventurier, un mange-tout, qui mettra sa mère sur la paille... mais la maison n'est pas encore vendue, j'y mettrai bon ordre.

Au fond, Prosper n'était pas fâché de voir son père intervenir dans cette vilaine affaire. Toutefois, craignant qu'il n'en résultât une brouille entre les deux familles :

— Que sait-on ? dit-il; M. Hervé a pu autrefois manquer de conduite et de prévoyance, mais aujourd'hui que le voilà parvenu à maturité... Dans tous les cas, cher père, promets-moi de le ménager.

— Que t'importe? répliqua le marchand de laines.

Prosper, nous l'avons vu, n'avait pas l'habitude d'aller par quatre chemins; du reste, ne méditant jamais que le bien et l'honnêteté, la franchise lui coûtait peu.

— Père, dit-il, tu veux bien que je t'ouvre mon cœur, n'est-ce pas ?

— Je ne demande que cela, mon garçon,

— Je t'ai souvent entendu dire qu'il faut se marier jeune, que c'est une garantie de moralité.

— Oui; après ?

— J'aime Mlle Hervé.

— La petite Lise ? demanda M. Salneuve en ouvrant des yeux étonnés.

— Pas si petite, elle va avoir seize ans.

— Ce que tu me dis là est sérieux ?

— Très sérieux, mon père.

— Eh bien, mon garçon, je t'engage à porter tes vœux ailleurs, car la fille de M. Frédéric Hervé ne sera jamais ma bru; comme il ne peut encore être question que d'une amourette, tu l'oublieras facilement.

— Mais, mon père, je t'assure...

— Bah ! nous connaissons cela; le caprice d'un cœur tout neuf, qui s'accroche à la première jupe venue; il serait débarqué ici, de Paris, une autre jeune fille, que c'eût été la même chose.

— Si tu savais comme elle est bonne, douce, bien élevée.

— Naturellement; puisque tu l'aimes, elle doit avoir toutes les qualités; si elle n'avait que sa digne grand'mère, avec le temps, on aurait pu voir. Je ne tiens pas à l'argent, mais je tiens à l'honnêteté; pas de chevalier d'industrie dans ma famille !... le fils Hervé finira mal, j'en suis convaincu.

— Tu es peut-être bien sévère pour lui, objecta timidement Prosper.

— Mon cher garçon, mon expérience à trente ans de plus que la tienne; d'ailleurs, avant de songer à se marier, il est bon d'être un homme complet, et de s'être fait, par le travail, une position indépendante.

— Cela ne sera pas long.

— J'aime à le croire... Quant à Lise, je te juge incapable d'avoir manqué de respect à une fillette de cet âge en lui parlant d'un amour pour rire, qu'elle ne peut encore ni comprendre, ni partager; laissons donc là ces enfantillages.

Le jeune homme ne répliqua rien, mais il ne se tint pas pour battu. Le temps est la puissance magique qui change les idées et les choses. M. Hervé pouvait se relever dans l'esprit de M. Salneuve. En ce qui concerne Lise, elle était encore bien jeune, c'est vrai, mais une fois pénétrée de l'affection qu'elle inspire, — et surtout en récitant chaque jour la fameuse prière, — elle finirait par la partager, et alors bien forts, bien unis, assurés d'une mutuelle assistance, s'encourageant l'un par l'autre, ils pourraient attendre et finir par vaincre.

À vingt ans et même plus tard, c'est toujours comme cela; la lutte n'est qu'un stimulant, les obstacles sont des grains de sable; les montagnes deviennent des collines.

Toutefois, la petite mercuriale paternelle n'était pas absolument faite pour égayer Prosper; d'autre part, Lise venait d'assister à une scène affligeante; elle avait même dû, fort à contre cœur, y jouer un bon rôle. La promenade sur l'eau se ressentait un peu de cette situation d'esprit. Le franc rire des demoiselles Salneuve n'avait guère d'écho.

Le jeune homme dirigeait le bateau vers une île où l'on mit pied à terre.

— Si nous cueillons des mûres, proposa à la cadette l'aîné des Salneuve, en l'entraînant vers un petit bois.

Les sœurs les plus chastes ont souvent de ces complicités d'instinct au bénéfice d'un frère qu'elles savent amoureux ou qu'elles présumant tel.

— Mademoiselle Lise, demanda aussitôt Prosper, vous partez toujours ?

— Hélas ! plus que jamais, monsieur Prosper ? Tantôt je pouvais encore espérer un peu; maintenant, c'est fini.

— Et avez-vous pensé à ce que je vous ai dit ?

— Oui, répondit la fillette en rougissant.

— Vous m'en voulez beaucoup ?

— Je ne vous en veux pas du tout... Je l'ai dit à bonne maman pour la consoler... D'abord, c'est le seul moyen de la ramener à Provins.

— Et c'est l'unique raison qui vous fait ne pas repousser mes vœux ?

— Elle a bien sa valeur...

— En sorte que, si Mme Hervé restait à Provins, vous ne m'aimeriez pas du tout, du tout, du tout !

— Je n'ai pas dit cela...

— Vous le pensez peut-être ?

— Vous me demandez trop de choses, auxquelles je suis fort embarrassée de répondre.

M. Salneuve avait espéré que son fils ne parlerait pas d'amour à la « petite » Hervé; mais quel est le père, le plus respecté, qui n'a pas de ces mécomptes ? Peut-être le brave homme se trompait-il aussi en se figurant que la jeune fille ne comprendrait pas.

— Mademoiselle Lise, reprit Prosper, j'ai grand'peur que, d'ici à votre départ, nous n'ayons plus l'occasion de nous revoir: je vous propose un pacte...

— Un pacte, répéta Lise, qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Une promesse de ne jamais nous marier qu'ensemble, continua le jeune homme, et de nous attendre l'un l'autre aussi longtemps que les circonstances l'exigeront.

— Il serait pourtant à désirer que ce fût bientôt... à cause de bonne maman, répondit l'innocente jeune fille.

— Voilà mon gage, dit Prosper en ôtant de l'annulaire une petite bague d'argent dont le chaton formait une croix.

— Ah ! on se donne un gage ?

— Elle vient de ma mère, ajouta Salneuve, vous la porterez en souvenir d'elle et de moi.

Nous n'ignorons pas que les « bagues » et les « croix de mère » servent de thèmes à bien des railleries; mais le vrai l'est éternellement; bien à plaindre celui ou celle qui n'a pas eu de ces élans juvéniles, en mettant l'avenir sous la pieuse sauvegarde du passé.

L'anneau étant trop large pour les petits doigts de Lise; celle-ci tira de son corsage un cordon de soie, auquel pendaient une demi-douzaine de médailles, et l'y attacha.

— Et que donne-t-on en échange ? demanda la pensionnaire avec un gracieux sourire.

— Son cœur d'abord, puis... ce qu'on veut.

— Tenez, dit Lise, en détachant une de ses médailles; celle-là vous portera certainement bonheur: elle a été bénite par notre saint-père le Pape.

Ce fut comme si le notaire y avait passé.

Pendant ce temps, redoutant la réflexion, les influences étrangères, Mélanie et Frédéric achevaient d'ensorecler Mme Hervé. Une si magnifique opération ! un gâteau de cette succulence !... c'était à qui en aurait sa part. Sous peine d'être évincé, il importait donc de verser les fonds le plus tôt possible... Pas un seul instant à perdre.

— Bonne mère, disait Frédéric, tu devrais déjà être revenue de chez M^e Ginot.

— Tu sais bien, mon enfant, que le dimanche l'étude est fermée.

— On pourrait peut-être la faire ouvrir, insinua la Parisienne.

— J'ai vu passer ce matin M^e Ginot dans son cabriolet; il allait à sa maison de campagne; ce sera pour demain.

— Ces notaires ! grommela Mélanie; ils n'en prennent qu'à leur aise; est-ce qu'ils ne devraient pas toujours être là ?

Nuit agitée dans toutes les alcôves :

— Pourvu qu'il ne survienne pas quelque anicroche, pensaient les époux Hervé.

— Hier matin encore, à la messe, j'étais si heureuse ! soupirait bonne maman. Quitter tous mes amis... ne plus entendre le bon curé... dire adieu à tout ce que j'aime... c'est bien dur, à mon âge !... Et mes petits pauvres qui, dimanche prochain, trouveront la porte fermée... ils auront beau sonner !

Bonheur à deux — mariage — départ — séparation — bague d'argent — médaille bénite, rêvaient les jeunes gens.

VICTOR PERCEVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LE COMÉDIEN DESAGRÉABLE

On jouait un soir, à la Comédie-Française, les *Fourberies de Scapin*, pour les débuts de X..., acteur bizarre et efflanqué, qui n'avait jamais posé qu'une patte sur les planches d'un théâtre quelconque. Les feuilletonistes le tenaient toutefois pour un comédien qui devait honorablement occuper sa place dans le répertoire comique du passé.

Pour ses débuts, X... était donc chargé d'amuser le public par les coups de bâton qui retombent sur l'échine de Géronte caché dans un sac.

- Pan! fit le gourdin.
- Aïe! répliqua Géronte.
- Pan! Pan!
- Aïe! Aïe!

Le débutant a de l'action, dit à son voisin un des connaisseurs de l'orchestre qui ne manquent à aucune reprise de l'ancien répertoire.

— Il y met même du feu, répondit le voisin,

Pendant quelques secondes, ce fut un dialogue de coups de bâton et de *oh! la la!* qui faisait réellement plaisir à entendre. Jamais les plaintes de Géronte n'avaient été formulées avec de tels accents de réalité; toutefois les connaisseurs de l'orchestre crurent s'apercevoir qu'aux exclamations du vieillard dans le sac étaient joints certains jurons qui n'étaient mentionnés dans aucune édition de leur auteur favori.

Et quand Géronte sortit du sac, ce fut avec des signes si visibles de douleur et de colère, il passait les mains sur ses reins avec un sentiment si particulier d'endolorissement, que les connaisseurs auxquels rien n'échappe se demandèrent quelle tragi-comédie s'était jouée de l'autre côté de la rampe.

En effet, X... avait outrepassé la vérité dramatique en caressant les épaules de son camarade à coups de gourdin d'une bourre serrée, qu'il n'avait pas demandée au magasin d'accessoires.

Cet événement excita une indignation générale parmi les sociétaires; immédiatement ils libellèrent un cahier de doléances contre le débutant, qu'il leur tardait de voir sortir des coulisses; même les gros bonnets, qui avaient été troublés dans leur partie habituelle d'échecs, ne se gênaient pas pour déclarer hautement qu'ils priveraient la Comédie-Française de leur concours si le Ministre leur enjoignait de continuer l'exercice de leur art en compagnie d'un si mauvais camarade.

Le lendemain, X... est mandé « dans le plus bref délai » par le chef de la Division des Théâtres, fonctionnaire de nature bienveillante et courtoise, mais ce jour-là hérissé et hors des gonds.

— Est-ce ainsi, monsieur, s'écrie le chef de division, que vous reconnaissez l'insigne honneur qui a protégé vos débuts dans la maison de Molière?

X... écoutait, deux doigts de la main droite en avant, comme prêt à répondre aux arguments du chef de division par d'autres arguments.

— Votre conduite, monsieur, est sans excuses... Vous vous êtes laissé emporter à des voies de fait contre l'excellent et bon Ariste... Quel motif vous poussait à maltraiter un des plus fidèles serviteurs du théâtre à l'aide d'un instrument que les tribunaux appelleraient contondant?

— Je pensais avoir pénétré à fond dans la pensée de Molière.

Monsieur, reprit le chef de division en levant les mains au plafond, cessez d'invoquer notre grand auteur comique comme complice de votre guet-apens.

Mais X..., sans se désarçonner, soutenait que, Molière étant un esprit bourgeois et rude du xvii^e siècle, c'est-à-dire d'une époque où la farce du Pont-Neuf se mélangeait à la comédie, il convenait, pour interpréter convenablement les *Fourberies de Scapin*, de

ne pas oublier la date où les coups de bâton représentaient un des principaux éléments du comique.

— Le bâton étant admis, disait X..., doit ne pas jurer avec la réalité... Et je croyais être remercié de ma conscience, de mes études et de ma générosité, car c'est sur mes appointements que j'ai fait confectionner, par un bourrelier de ma connaissance, ce bâton de crin, d'un maniement facile.

Alors seulement le chef de division s'aperçut avec terreur que l'être efflanqué qui parlait avec surexcitation gesticulait en tenant un gros bâton et était capable de donner, dans le Ministère, une seconde représentation de la scène du sac.

Se gérant de la main et ne quittant pas de l'œil la sonnette avec laquelle il se préparait à appeler son garçon de bureau :

— Il est de tradition, monsieur, dit le fonctionnaire, de n'employer à la Comédie-Française que des bâtons rembourrés de paille, flexibles au toucher.

— Flexibles au toucher! s'écria X..., quelle tradition est-ce là! Dans quel registre est-elle consignée? Dans quel manuel? Mais, monsieur, les gens qui ont payé pour entrer à la Comédie sont volés! Flexibles au toucher! Ne faut-il pas, au contraire, que ce bâton, levé sur la tête du personnage, retombe avec sonorité sur son échine... Pan! Alors seulement le spectateur trouve quelque agrément à voir le valet corriger son maître. Pan! Pan! Le public se pâme en voyant un Géronte traité de la sorte par la jeunesse. Pan! Pan! Pan!

Le comédien, faisant le moulinet avec son bâton, frappait un ennemi invisible, s'acharnait après les fauteuils et ne respectait pas même le bureau de l'administrateur.

— Vous oubliez, monsieur, que des sociétaires de la Comédie-Française, pour la plupart estimables pères de famille et considérés, ne peuvent être roués de coups.

— Eh! monsieur, les acteurs anglais qui jouent admirablement la comédie, chantent, dansent, se disloquent dans la même pièce, n'en restent pas moins distingués et n'invoquent pas les questions de famille, qui n'ont rien à voir avec les questions de théâtre.

Le chef de division se leva.

— C'en est assez, monsieur, puisque vous ne semblez tenir aucun compte de mes paroles... La Comédie-Française, qui dicte ses lois à l'Europe, ne reconnaît pas la grossièreté dramatique anglaise. Si un tel réalisme triomphait, ce serait la ruine de l'art.

X... salua et se dirigea vers la porte à la grande joie du chef de division, qui voyait s'éloigner l'homme accompagné de son dangereux accessoire; mais, revenant tout à coup sur ses pas :

— J'ai prêté la plus grande attention, monsieur, à vos paroles, dit le comédien. Elles ne m'ont pas convaincu, je dois l'avouer, et j'espère encore que mes convictions auront laissé quelques traces dans votre esprit... Je reconnais que les sociétaires du Théâtre-Français, attachés à une sorte de tradition veule et affadie, n'admettent pas la valeur de mon système; mais, monsieur le chef de division, j'oserai vous demander d'être mon interprète auprès du ministre d'Etat, comme ayant approfondi les textes de Molière. Il me paraît utile, dans l'intérêt des plaisirs de la nation, de créer au Conservatoire une classe de coups de bâton véritablement classiques... Si ma proposition vous agréait, pourrais-je, monsieur, compter sur votre bienveillant appui pour me faire nommer le titulaire d'une chaire si utile à l'art de l'avenir?

Le comédien X..., heureusement pour sa mémoire, n'a pas son portrait dans la collection des acteurs défunts qui se voient au foyer de la Comédie-Française, car cette image serait voilée comme, à Venise, celle du doge Marino Faliero; mais sa mémoire est restée vivace dans l'esprit de tous et plus particulièrement dans celui de l'honnête Ariste, qui me racontait cette aventure en se passant la main sur les reins.

CHAMPFLEURY.

REVUE DES MAGASINS

Nous avons vu, à la *Ville de Lyon*, une charmante nouveauté qui fait fureur dans le monde élégant: c'est le galon « étincelle ». Qu'on se figure un lacet, de toutes grandeurs au choix, en tissu d'or, d'argent ou d'acier, plus brillant que le métal lui-même, et l'on aura une idée de cette passenterie merveilleuse. Rien de plus riche, comme garniture, pour une robe de bal, de théâtre, de soirée en un mot, soit qu'on la dispose sur de la dentelle du velours ou du matelassé. On en complète l'effet par des franges assorties en fils d'or ou d'argent. Une sortie de bal en matelassé blanc, garnie de cette façon, a été fort remarquée, ces jours passés, à l'Opéra.

Le comptoir de passenterie de la *Ville de Lyon* offre encore bien d'autres ressources. Nous y voyons des passenteries blanches, entredeux et dentelles, en gros cordonnet brodé de jais blanc, qui sont fort élégantes et d'un très gracieux effet; des entredeux et dentelles en gros tulle noir, brodé au passé en soie noire; enfin, de jolies guirlandes de fleurs, brodées en soie de couleur assortie au sujet, et puis découpées. Ces dernières font ravissantes garnitures de robes de bal.

La *Ville de Lyon* continue d'avoir le monopole des perles et broderies en tous genres (tabliers, cuirasses, fichus, écharpes, etc.) en tulle et perles: noires, blanches, d'or, d'argent, d'acier bleuté. La maison, sous ce rapport, se charge de toutes les commandes, au gré de toutes les fantaisies.

Nous recommandons les beaux rubans de velours à envers de satin, pour ceintures et nœuds de jupe, qui se font remarquer par leur belle qualité rue de la Chaussée d'Antin, où, au surplus, il n'y a jamais de médiocrité. Ces velours sont très utilement employés pour fermer les tabliers.

Les écharpes sont tellement à la mode aujourd'hui, pour entourer les jupons en les bridant sur le corps, que nous voulons signaler à l'attention de toutes les femmes de goût les jolis rubans de la *Ville de Lyon*, si propres à cet usage et dont on se sert continuellement. Les damas Renaissance et le natté écossais, dont le frais coloris et les reflets chatoyants séduisent qui les voit, sont les dernières nouveautés en ce genre. On peut se procurer de plus petites largeurs pour nœuds de corsage ou de coiffure.

Parmi tous les gants dont l'excellente qualité et la coupe parfaite sont le plus appréciées, c'est encore le gant *Joséphine* qui l'emporte; une femme soigneuse n'en veut pas d'autre, car il dure indéfiniment. Nous n'avons pas besoin de rappeler que c'est une propriété exclusive de la *Ville de Lyon*.

— La parfumerie de la maison VIOLET n'est pas seulement la plus fine et la plus agréable qui existe; c'est aussi la plus hygiénique et, par excellence, la parfumerie préférée de toutes les personnes délicates. L'explication en est simple: il n'entre dans la préparation des différents produits de cette maison célèbre que des matières premières végétales d'une fraîcheur parfaite et des huiles d'une qualité supérieure; quant aux essences, on les tire des plantes et des fleurs les plus riches en arôme.

Chaque saison réclame, pour l'entretien de la beauté, des soins particuliers; citons, pour l'hiver, parmi les produits de parfumerie qui lui sont le plus favorables, les *glycérines parfumées* (garanties pures) qui remplacent avantageusement n'importe quel cold-cream et dont les arômes, au choix, sont à la violette, au Portugal, au sental, aux fleurs d'orange, à la rose, etc. Il suffit d'en imbiber un petit tampon de ouate, et d'en lotionner légèrement la peau, sur laquelle on passe ensuite un linge fin. Les pores s'imprègnent de cette suave lotion et le derme acquiert ainsi une élasticité, une douceur parfaites; ses fonctions s'accomplissent mieux et la peau devient d'une fraîcheur éclatante. Un imperceptible nuage de poudre au lis de Cachemyr, si l'on veut, ajoute encore à l'effet de la glycérine en donnant à la peau un velouté incomparable. — La pâte au miel et à la glycérine est excellente, à cette époque de l'année, pour préserver la main de toute gercure; elle l'adoucit et la blanchit singulièrement.

C'est au *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines) qu'on détaille les produits de la maison Violet. Ce n'est pas seulement une officine rendue célèbre par les trésors de jeunesse et de beauté qu'on y puise; c'est encore un centre élégant et artistique, remarquable par les nombreux objets qui y sont exposés et qui ont tous, de près ou de loin, un rapport quelconque avec la toilette. Nécessaires de toilette de la plus grande richesse, ou d'une simplicité relative, en toutes dimensions; garnitures de cabinets de toilette, grand choix de flacons, jeux de brosses de toute sorte; miroirs et glaces à main, à chevalet, montées sur statnette, quelques modèles d'une grande valeur artistique; caves à odeurs, boîtes à parfums, etc., etc.; sans compter les éventails, dont on trouve une collection charmante et du goût le plus pur.

— Les heureuses modifications apportées dans la fabrication du joli corset *Sultane* l'ont placé au premier rang et contribuent à accroître le très légitime succès de la maison DE PLUMENT, qui sait si bien suivre les mouvements de la mode. Aujourd'hui, il n'y a pas à dire le contraire, une femme élégante doit avoir la taille longue et mince. Or, comme la nature est souvent en désaccord avec la mode, il faut lui venir en aide et c'est à quoi tend un corset intelligemment établi, le corset *Sultane* par exemple.

Ce précieux modèle réalise tout ce qu'on peut imaginer de plus confortable; il est en beau coutil blanc, entouré de peluche dans le bas, de ruban et de valenciennes dans le haut, avec nœud et lacet de soie.

Le corset *cage*, de la même maison, est très apprécié pendant la saison des bals: il est fort léger, étant complètement à jours, ce qui ne l'empêche pas de réunir toutes les qualités qu'on peut désirer. Il soutient le corps avec autant de force que les autres corsets tout en étant plus souple, et, détail agréable, il diminue la grosseur de taille de quatre à cinq centimètres.

Rappelons aussi que la maison de Plument s'inspirant constamment des meilleurs ateliers de couture de Paris, les jupons et tournares y sont toujours coupés d'après les dernières indications de la mode, et que nulle autre maison ne peut fournir de plus jolis modèles. Les deux dernières créations écloses en janvier (rue Vivienne), 33, sont deux petites tournares indépendantes, invisibles: *Ninon* et *Ninette*, d'une coupe ravissante. Les jupons *Pompadour* pour robes à longue traîne, le jupon *Louis XV* et la jupe *Ninon* pour robes de demi-toilette, enfin la jupe *Paméla* pour costumes de ville, sont autant de créations à succès, et tout cela attire plus que jamais les femmes élégantes chez M. de Plument.

LE FLORAL

Si élément que se montre l'hiver, quelques artifices qu'il emploie pour trouver grâce auprès de vous, mesdames, avouez que vous appelez de tous vos vœux le printemps, qui doit ramener avec lui les lilas et les roses! Mais vous avez beau faire: les saisons ne vous sont point soumises, et toutes les prières du monde ne sauraient hâter leur marche. En revanche, si vous voulez faire de l'hiver même un autre printemps en le dotant des fleurs de mai, voici qu'un chimiste ingénieux vous en offre le moyen.

— Le moyen de créer instantanément des fleurs? allez-vous dire: c'est impossible, il faudrait un talisman...

C'est, en effet, d'un talisman qu'il s'agit. Son nom? le *Floral*. Grâce à ce composé chimique qui restitue aux plantes les substances nécessaires à leur alimentation, il ne tient qu'à vous de transformer en toute saison votre appartement en un véritable jardin enchanté. Un kilogramme de *floral* suffit à 30,000 arrosages. Le chaton d'une bague loge la nourriture hebdomadaire d'un camélia.

— C'est prodigieux! Mais ce magique produit doit coûter les yeux de la tête?

Le *floral* ne revient pas à plus d'un centime par plante et par an. On le vend à l'Agence centrale des agriculteurs de France (33, rue Notre-Dame-des-Victoires) par jolis coffrets de 5 francs 50. Ainsi, rien de plus simple que de convertir un salon en jardin, et même de développer la production des plantes potagères, car le *floral* s'applique à toutes les cultures, fertilise les terres les plus arides, sans excepter le sable calcaire.

Mieux encore! Trempez dans un peu d'eau saturée de *floral* le joli bouquet que vous tenez à la main, madame, et ces fleurs vivront aussi longtemps que si elles étaient sur leurs tiges.

Vous voyez que les chimistes sont bons à quelque chose!

Ch. D.

Le bal annuel donné par la Chambre syndicale de la bijouterie, de la joaillerie et de l'orfèvrerie, au profit de son école professionnelle de dessin et de modelage, a eu lieu le 30 janvier, au Grand-Hôtel, avec son entrain et son éclat accoutumés.

Peu d'instants après l'ouverture du bal, à minuit, et au moment où l'espace commençait à manquer aux danseurs, M. Grivart, ministre de l'Agriculture et du Commerce, a parcouru les salons. Il a complimenté les membres de la Chambre syndicale sur l'éclat de la réunion, et félicité les professeurs de l'École de dessin.

Pendant toute la durée de la fête, une foule énorme n'a cessé de circuler dans les salons richement décorés de tentures et de plantes ornementales empruntées aux serres de la ville.

À l'éclat des lumières s'ajoutait encore l'éblouissement causé par les mille feux des diamants qui paraient beaucoup de charmantes toilettes. Les danses se sont prolongées jusqu'au jour.

L. S.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.